

L'énigmatique « Mária Károlina » : rapport sur les conflits des tentatives d'intégration des Lumières hongroises

Emőke KIRÁLY
Université de Cluj

« Mária Károlina... » est le titre d'un texte de la fin du XVIII^e siècle, resté en manuscrit, et en même temps le nom de son narrateur¹. Ce conteur féminin nous montre les phénomènes et les expressions de l'époque des Lumières sous un angle nouveau et inhabituel.

Qu'est-ce que sont alors les Lumières ? Pour nous, avant tout le dernier tiers du XVIII^e siècle ; une période dynamique où l'esprit du changement ne cessait d'œuvrer. Et qui nous évoque des noms connus de l'époque, les écrivains-gardes du corps, Ferenc Kazinczy, András Dugonics, József Kármán...

L'œuvre des auteurs éminents est relativement bien connue ; cependant aucune période littéraire ne pourra être caractérisée à partir des seuls chefs-d'œuvre. Il existe dans chaque période des créations de deuxième ou même de troisième ordre qu'on ne peut pas laisser hors de compte pour la seule raison qu'elles ne satisfont pas de tous les points de vue les exigences de la « littéralité » au sens étroit du terme. Ces ouvrages peuvent s'attacher à la littérature par toute une multitude de liens ; ils peuvent être dans beaucoup de cas les sources de la réflexion et du comportement caractéristiques de la période en question.

Le texte intitulé « Mária Károlina... » pourra être inséré dans cette catégorie. Il nous relate les conflits des tentatives d'intégration des Lumières hongroises ; on peut donc le considérer comme une sorte de rapport. Son auteur tend un miroir à son époque (d'une

¹ Le titre complet de l'ouvrage : *MÁRIA KÁROLINA, Egy Őreg asszony : Kinek fehér ősz hajai az üdönök penészsztit, és testinek rothandóságra alkonyodó enyészetit, de igaz keresztényi hittel megvilágosított vidám tekintetű ábrázattya szüntelen iffiado állattját, és okoskodo lelkének halhatatlan képít terjeszti előnkbe : Elmélkedik Az embernek zsengézö, gyarapodó, és el-enyészö viszontagságirol. Ugymint : Nemzésiröl, Életiröl, és Halálárol. Clotho colum Bajulat, Lachesis trahit, Atropos oecat. Altala. Harom könyvekbe foglaltatott a' Nagy-Erdélyi Fejedelemségben, 1787-ik esztendőben.* (Mária Károlina, une vieille femme, dont les cheveux blancs nous montrent les traces du temps et le caractère mortel du corps, mais dont le visage gai illuminé de la vraie foi chrétienne présente la jeunesse éternelle et offre l'image immortelle de son esprit sage. Elle médite des avatars de l'enfance, de l'adolescence et de la disparition de l'homme, comme sa genèse, sa vie et sa mort... Rédigé en trois livres dans la Grande Principauté de Transylvanie, en 1787.) Le manuscrit se compose de neuf volumes (2400 pages de texte). D'après le témoignage des différentes bibliographies, l'ouvrage restait inédit.

manière qui peut nous étonner) et pense ainsi présenter les revers du nouvel ordre mondial en gestation.

Dans ce qui suit, je voudrais réfléchir, à côté de l'explication des attitudes prises par rapport au nouvel ordre mondial bâti sur les fondements spirituels des Lumières, sur les problèmes liés à la personnalité de l'auteur et à la relation entre l'auteur et le narrateur. On essaiera de voir s'il existait des parallélismes entre « *Mária Károlina...* » et d'autres œuvres des Lumières et de trouver la place de cet ouvrage à côté des écrits moralisateurs et la littérature apologétique de l'époque.

« *Mária Károlina...* » : œuvre ou femme énigmatique

L'auteur compose son œuvre d'après la conception qu'on peut reconstruire à l'aide des informations contenues sur la page du titre². Cette construction bâtie sur trois piliers exprime une tendance nette : les chapitres composés en mosaïque se groupent autour de sujets préconçus et déterminés (la naissance, la vie et la mort). L'usage, à titre répétitif, des Moires de la mythologie grecque comme motif principal trahit également le caractère volontaire de la composition.

On trouve cependant derrière cette construction équilibrée et pyramidale des textes entre lesquels le lien n'est pas serré du point de vue du contenu et du genre ; l'œuvre groupe une matière textuelle assez hétérogène. Le mot clé de la force de cohésion des différentes parties est la méditation : on peut méditer de tous les sujets, et surtout de l'Homme. La tâche désignée par l'auteur (écrire de l'homme) reflète une volonté de qui tend à représenter l'absolu. Il veut embrasser tous les sujets, et mettre dans son œuvre tout ce qu'on peut. Grâce à cette velléité, l'ouvrage devient une véritable encyclopédie de toutes les formes d'expression du XVIII^e siècle.

Pourtant le caractère énigmatique de l'œuvre provient plus du mystère de la personnalité de l'auteur que de ses traits d'inconnu. Un nom ajouté (!) apparaît certes sur les pages du titre des différents volumes, celui du capitaine Illinótzi ou Chlinitzi Klemenschitz Antally, mais nous ne croyons pas qu'il ait été l'auteur du texte³. Il est plus probable que les neuf livres manuscrits aient été dans sa possession. Quelques lignes du discours préliminaire (*Elöljáró beszéd*) font penser à ce que l'auteur cachait volontairement son identité : « Je prie le juge sévère qui veut juger ma faute [son œuvre littéraire] d'après son niveau de perfection, qu'il ne cherche point à savoir qui parlait et qui écrivait ; qu'il regarde plutôt ce qu'on écrivait et pourquoi on l'écrivait ? » (I/28)

La problématique de l'origine de l'ouvrage demeure donc irrésolue pour un certain temps, mais exige néanmoins de recherches ultérieures. On peut cependant être sûr d'un fait : le nom de « *Mária Károlina* » cache un homme et pas une femme !

² « *Mária Károlina... médite sur... la genèse, la vie et la mort... de l'homme... Rédigé en trois livres...* »

³ Dans un autre manuscrit attribué également à lui (« *Arménia* »), le nom du capitaine Klemenschitz apparaît dans le texte de la page du titre ; l'écriture des deux manuscrits diffère en beaucoup. Il est cependant probable que l'*Arménia* nous restait sous forme de copie.

Cette « féminité provisoire » de l'auteur nous mène à poser des questions : Combien peuvent être authentiques les confessions d'une femme créée par un homme ? Ont-elles été écrites vraiment d'une perspective féminine ? La féminisation de l'auteur et du narrateur a dû inévitablement causer un changement de vision pour que les confessions « féminines » soient authentiques⁴. A mon avis, dans le cas de « Mária Károlina... », ce changement de vision n'est pas très crédible : la représentation des différents phénomènes dans le texte trahit un point de vue masculin. J'ai examiné la manière dont l'auteur essayait de maintenir dans l'ensemble de l'ouvrage l'affirmation énoncée dès le titre (c'est-à-dire une vieille femme conterait) et le degré de réussite de cette tentative. Pour illustration, voici un extrait, l'auteur y développe ses vues sur un sujet peu connu pour les femmes (voyage à l'étranger, franc-maçonnerie) : « Mais écoutez, jeunes, comment mon feu mari instruisit, d'après sa propre expérience, ses fils partant soit dans des pays étrangers soit dans les grandes cours afin d'étudier les sciences plus élevées... » (IV/93) En plus, une femme ne pouvait pas disposer à la fin du XVIII^e siècle des connaissances scientifiques (astronomie, mathématiques, etc.) qu'on voit apparaître dans l'ouvrage. La connaissance approfondie de la langue latine laisse aussi des doutes concernant l'appartenance sexuelle de l'auteur-narrateur⁵.

La manière dont il fait voir les rapports hommes-femmes est aussi digne d'intérêt : le sexe féminin est naturellement inférieur, puisque « Dieu donne le gouvernement des choses à l'homme ». L'attitude de l'auteur reflète, tout au long du texte, la conception dominante de l'époque en ce qui concerne les capacités intellectuelles des femmes : de par leur naissance, elles seraient incapables de s'élever au niveau des hommes. On comprend donc pourquoi il parle à toute occasion des « défauts » de son sexe. Ce comportement se manifeste même lorsque, moralisant, il considère les femmes comme source de toute immoralité.

Vu tout ceci, on peut poser à juste titre la question : Pourquoi devait l'auteur revêtir un rôle féminin ? Comment expliquer le choix du titre ?

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, on trouve plusieurs ouvrages centrés sur des vies et problèmes de femmes, parce que leur représentation choquait en effet le public⁶. L'explication de ce phénomène pourra être la thèse selon laquelle « le monde moderne en formation se bâtissait évidemment sur l'auto-représentation, donc sur la mise en relief de l'individuel, du personnel. Et cela s'accompagnait de la reconsidération et

⁴ Cf. HORVÁTH Gy., « Tapasztalás, hitelesség, referencialitás. A « Psyché » és a « Csokonai Lili » ért kritikákról » (Expérience, authenticité, référence. Sur les critiques de « Psyché » et de « Csokonai Lili »), *Literatura*, 1998/4, p. 417-427 ; MOLENKAP-WILTNIK I. « A női perspektíva szerepe Weöres Sándor és Esterházy Péter műveiben » (Le rôle de la perspective féminine dans les œuvres de Sándor Weöres et Péter Esterházy), *Jelenkor* 1994/6, p. 53-543 ; JASTREBSKA J., « Archaizálás és intertextualitás » (Archaïsmes et intertextualité, *Itk*, 1991/1

⁵ Il suffit de penser par exemple à la résistance à l'édit de Joseph II sur l'usage de la langue. Le comitat Hont évoquait par exemple que le latin n'était point une langue morte en Hongrie puisque son usage fit la différence entre la nation (les nobles) et le peuple ou *les femmes* ! MOLITOR F., *II. József, a császári Don Quijote* (Joseph II : Don Quichotte empereur), Budapest, 1987, p. 290

⁶ On pourrait citer l'exemple des romans de Richardson ou les ouvrages de Lessing, mais certaines créations de la littérature hongroise aussi, comme *Etelka*.

d'une meilleure appréciation de toutes les relations humaines fondamentales, avant tout les rapports hommes-femmes.⁷ « L'acceptation du point de vue personnel dans la littérature épique peut être considéré comme la condensation de ce phénomène. Un seul personnage, le moi narratif pourra désormais représenter l'authenticité du général. Une phrase des Confessions de Rousseau illustre à merveille le statut du moi narratif (du point de vue de l'authenticité de l'histoire narrée) : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. »⁸

Dans le cas de « Mária Károlina... », se met également en valeur le point de vue personnel de la narratrice choisie. Mais, derrière les instructions et les conseils, je croyais découvrir un moralisateur médiéval fanatique et censeur dans la vieille femme expérimentée. J'avais le sentiment que « ce qui se prononce maintenant, parlait déjà plusieurs décennies, même plusieurs siècles auparavant aussi ». Cependant on peut saisir un certain changement dans les œuvres des Lumières vis-à-vis des écrits moralisateurs des temps précédents. Les enseignements qui s'étaient présentés plus tôt en tant que normes morales, se transforment en règles, et « la littérature moralisatrice du milieu du siècle enseigne déjà en Hongrie, par ses suggestions fondamentales, le bonheur d'ici-bas ». Pourtant « Mária Károlina... » constitue un exemple à part parmi les œuvres de philosophie de la morale du XVIII^e siècle, puisque la sagesse qui s'y dessine, désigne comme perspective la mort ouvrant la voie au salut, et ses conseils concernant le mode de vie sont destinés à servir non le bonheur d'ici-bas, mais celui de l'au-delà.

En examinant la question du bonheur dans le contexte philosophique des Lumières, on aperçoit le caractère terrestre de l'idée du bonheur, opposé à la traditionnelle image chrétienne de l'homme. La nécessité et le plaisir du bonheur n'ont certes pas été découverts par le XVIII^e siècle, mais peu d'ères ont revendiqué avec tant d'ardeur le droit de l'obtenir. Ce n'est pas l'œuvre du hasard que déjà « l'attention de Spinoza se dirigeait à libérer les hommes de la tyrannie de la peur. » « L'homme libre ne pense guère à la mort, sa sagesse se manifeste dans le fait qu'il médite sur la vie et point de la mort. »⁹ Il est intéressant que la seule référence concrète à Spinoza dans l'ensemble de l'ouvrage contient justement cette phrase de l'Éthique du philosophe néerlandais. Et, en la démentant, on affirme que « la vie de tout homme sage se constitue de la méditation sur la mort. » (VII/53) Et bien d'autres lieux du texte pourraient être cités où l'ici-bas et la vie en tant que telle se présentent d'une manière négative ; tout ceci n'est nuancé que par la pensée selon laquelle la vie est en même temps une possibilité d'obtenir le salut. Tout cela permet de conclure que l'auteur était encore prisonnier de la conception morale du monde baroque. Quel trait lie alors cet ouvrage aux Lumières, sinon qu'il ait été écrit à cette époque ?

⁷ FÁBRI A., « Fekete hattyúk, fehér csókák. Hősnők és írónők a XVIII–XIX. század fordulójának magyar irodalmában » (Cygnes noirs, choucas blancs. Héroïnes et femmes écrivains dans la littérature hongroise au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles), DEBRECENI A. (dir.), *Folytonosság vagy fordulat ?* (Continuité ou changement ?), Debrecen, 1996, p. 295-308

⁸ ROUSSEAU J.-J., *Les Confessions*, Paris, Garnier, 1980, p. 3

⁹ RUSSELL B., *A nyugati filozófia története* (Histoire de la philosophie occidentale), s.l., 1994, p. 478-480

Ce texte pérennise un moment du XVIII^e siècle, lorsque les résultats des sciences naturelles et de la philosophie ébranlaient les piliers de la foi et lorsque les représentants de cette dernière étaient contraints à la défense. La représentation d'un autre visage des Lumières dans l'œuvre est justement la conséquence de cette réaction. Tout ceci passe à travers le point de vue choisi par le moi narratif ; et ce point de vue est sans doute celui du croyant protégeant la religion chrétienne.

Les Lumières sont considérées avant tout comme une période d'innovations et de grandes découvertes. On doit cependant reconnaître que l'influence novatrice du percement de l'ancienne échelle des valeurs et des résultats des sciences et de la philosophie devrait être considérée comme un processus. Sous cet aspect, les Lumières pourraient être décrites comme un processus dont l'essentiel était une tentative de réaliser une nouvelle situation d'équilibre, à partir des nouveaux résultats et par l'intégration de l'ancien et du nouveau. Le succès d'une telle entreprise dépend entièrement des traditions théologiques puisque l'expansion des idées des Lumières a été principalement influencée par la force des structures scolastiques. Les Lumières aboutissaient au percement des préjugés religieux séculaires par l'ébranlement des fondements philosophiques de la construction théologique, et promouvaient par cela le progrès des visions du monde matérialiste et athée. Cela entraînait la sécularisation, la libération de la tutelle ecclésiastique des différents domaines de la vie et la genèse d'un nouvel ordre des valeurs.

Mais la perception de cette nouveauté provoquait un certain sentiment de déracinement chez ceux que vivaient selon l'ordre des valeurs religieux ; et ce sentiment de perdant engendre justement l'apparition des apologistes chrétiens et toute une multitude d'écrits apologétiques.

Le nombre des apologistes est très élevé pour la Hongrie. On publie dès 1736 un rappel d'Abrahám Volf et de Fridrik Rogallen sous le titre *Atyafiságos serkentések* (Incitations fraternelles), destiné à « l'ange des communautés, le serviteur ecclésiastique », pour les protéger contre l'influence des Nikolaites, « dont le poison touche le cœur de plusieurs, sous le nom de l'indifférence ». István Miháltz édite en 1765 la traduction hongroise du livre de Franz Neumayr, *Okosok hite* (La Foi des Sages), contre « le mal de l'indifférence ou la religion sociale ». Le *Nemes ember* (Le Noble) de Faludi veut aussi donner des leçons à ces « Messieurs Libertins librement voltigeants », il les appelle les « frères du Mal » et « débauchés et athées »¹⁰. La lutte contre les nouvelles idées se poursuit bruyamment en Hongrie jusqu'à la fin du siècle. László Bilek fait paraître son ouvrage intitulé *Arany gondolatok a'mostani szabad gondolkodásnak módja ellen* (Pensées d'or contre le mode de la libre pensée d'aujourd'hui) ; il y écrit que « la religion chrétienne diffère des vérités de la sagesse de ce monde. » « Mária Károlina... » doit aussi être placé dans le contexte de ces œuvres, puisque le motif de son auteur était de lutter contre les enseignements de la « philosophie du corps », pour protéger la morale religieuse et la foi¹¹.

¹⁰ Voir Alszeghy, « Faludi Nemes ember-ének magyar rokonai » (Les parents hongrois du Noble de Faludi), *Irodalomtörténet*, 1943, p. 68-80

¹¹ La liste des écrits apologétiques peut encore être complétée de la préface de la dissertation (en langue latine) d'István Hatvani, professeur à Debrecen. Voir HATVANI I., *Bevezetés a szilárdabb*

Mais que veut dire la « philosophie du corps » ? Cette dénomination peut être considérée comme une nation rassemblant les tendances philosophiques qui divergent des enseignements de la religion chrétienne, lui sont contraires sous un aspect quelconque ou la nient entièrement. L'auteur voit dans l'expansion rapide des « écrits de la nouvelle philosophie » le danger de l'anéantissement de la philosophie chrétienne (« spirituelle »), c'est pour cela il tâche de réfuter les nouvelles idées « dans ce monde sombrant dans la vie du corps », où « comme de la jarre de l'ancienne Pandore, l'athésisme pestilentiel se répandait dans beaucoup de sociétés chrétiennes lettrées et parmi les hommes autrement ignorants aussi »¹². Les réfutations sont principalement dirigées contre ceux qui « dédaignent, méprisent et doutent [de] la source de la science des vérités et commandements divins, le Verbe révélé », donc les « philosophes du corps ». Il mentionne comme les ennemis les plus ardents de la « philosophie spirituelle », les noms de Voltaire, John Locke (« Lockius »), Spinoza, Leibniz, Lessing, Pierre l'Arétin (« Aretinus ») et Horus (dieu égyptien). Comme on peut voir, cette catégorie est assez large, tous ceux qui professaient des idées différentes des dogmes chrétiens, peuvent en faire partie : de Spinoza, appelé au cours des temps « athée dégoûtant » et penseur « souf de Dieu », par Lessing qui rêvait de la religion universelle de l'humanité, jusqu'à L'Arétin détaillant dans son Dialogue des cours l'institution des courtisans. Y appartiennent encore les déistes, les athées, les matérialistes, les pinozistes, les panthéistes, ceux qui « adorent des idoles de l'indifférence et du scepticisme ». Il les appelle souvent sous un nom collectif libertins d'esprit (cela peut être l'équivalent des libre-penseurs). Concernant ces groupes de philosophes et ces tendances philosophiques, il formule toujours des jugements de valeur négatifs, étant donné qu'il représente le « camp opposé » :

« Je ne suis pas le schisme de certaines philosophies et de certains philosophes, mais je suis uniquement ceux qui sont en accord avec l'expérience et la sobre sagesse, ou ne contredisent pas l'Écriture sainte ou l'enseignement de l'Église-mère chrétienne. » (V/47)

Son objectif principal est donc le service des chrétiens et, plus précisément, des fidèles hongrois, puisqu'il voudrait que « même si d'autres nations s'encensent par les opinions des philosophes du corps contraires à l'Écriture sainte, à la sagesse sobre et à l'expérience, du moins les Hongrois évitent ces écueils de la damnation éternelle » (VIII/3)

Sa relation positive avec la « nation » hongroise et la condensation des tentatives nationales se manifestent également dans le fait qu'il écrivit son œuvre pour combler une lacune : « J'ai saisi ma plume de pure impatience noble : en allemand, en français, en italien et dans les autres langues existent aussi des lys parmi les épingle, des livres de la philosophie chrétienne qui puisent leur science du macrocosme et du microcosme dans la source de la vérité universelle, l'Écriture sainte, et réfutent la dignité surévaluée, dans ce domaine aussi, de la philosophie du corps ; mais je n'ai pu voir, ou moi seul (!), jusqu'à présent dans notre langue¹³ un texte pareil incorporé dans une brève somme. » (Discours préliminaire, I/18-19)

filozófia alapelveibe (Introduction aux principes de la philosophie plus solide), Budapest, 1990 (traduction de Péter Tóth).

¹² IX/89

¹³ Souligné par moi, E. Király.

A côté de ces facteurs extérieurs, ses motifs internes étaient son intime conviction religieuse et son orientation morale. Ce système de motifs détermine son programme d'écrivain ; il plaçait au centre l'enseignement moral, l'éclaircissement de diverses vérités religieuses et l'expression, la propagation et la promotion de certaines formes de comportement. Il y appartenait encore la formulation ferme d'une prise de position contre les résultats scientifiques et les découvertes les plus récentes.

Deux changements profonds s'opéraient en fait dans la pensée occidentale entre 1500 et 1700 : d'une part dans le domaine de la religion par la Réforme, et d'autre part dans le domaine des sciences où, grâce à Copernic, Galilée, Brahe, Kepler et Newton, la conception géocentrique a été remplacée par l'héliocentrisme¹⁴. La découverte scientifique de Copernic signalait en même temps que l'homme n'était pas le centre de l'univers ou l'objectif final de la Création. Comme l'écrit Hauser, « l'homme est devenu un facteur minime et sans importance dans un nouveau monde dépourvu de son charme »¹⁵.

Les thèses de Copernic sur le système universel ont rendu intenable la vision du monde d'Aristote et de Ptolémée, dont l'essentiel était le caractère fini de l'univers dont la Terre serait le centre. Dans ce système harmonieux, chaque phénomène de la nature (de même que l'homme) avait sa place. Cette harmonie sera brisée par l'hypothèse de Copernic, puisque l'astronome polonais et ses partisans affirmaient que « la terre n'a pas de fondements stables, mais un mouvement rapide de tours ; par contre, le soleil serait le point de la nature de ce monde autour duquel tourneraient les planètes et, avec eux, notre terre ». (I/39) L'auteur du manuscrit se charge de démentir ces idées ; on peut comprendre ses vues cosmologiques en considérant le débat entre les visions géocentrique et héliocentrique. Il a très profondément ressenti le conflit entre la vision du monde de Ptolémée et la physique moderne. On ne doit pas s'en étonner, puisqu'en Hongrie au XVIII^e siècle un retard de quelques décennies doit être pris en compte au sujet de l'expansion des nouvelles idées. Bien qu'on ait enseigné depuis longtemps la physique de Descartes (et Newton n'était guère inconnu)¹⁶, on rencontre même aux années 1770 des affirmations selon lesquelles son expansion au détriment de la théorie de Ptolémée provoquerait l'ébranlement de l'ordre moral et la désorganisation de l'harmonie universelle. On peut donc dire que la réaction de notre auteur contre les nouvelles idées cosmologiques était tout modernement anachronique lorsqu'il tentait de mettre en accord les nouvelles innovations physiques et l'histoire de la genèse selon la Bible. Il profère encore une plus grande sympathie envers le « systema » de Tycho de Brahe qui, combinant les vues de Ptolémée et de Copernic, persiste à affirmer que le Soleil tourne autour la Terre. Et, malgré qu'il traite longuement des planètes, les réflexions de « Mária Károlina... » parlent de « l'exemplaire le plus noble de l'histoire naturelle, l'Homme », qui « se fait appeler Microcosme parce que toutes les matières dont se constitue son

¹⁴ cf. MOOR J. R., *A kereszténység története* (Histoire du christianisme), Budapest, 1996, p. 48

¹⁵ HAUSER A., *A művészet és az irodalom társadalomtörténete* (Histoire sociale de l'art et de la littérature), Budapest, 1968, p. 344

¹⁶ VÖRÖS I., *Természetszemlélet a felvilágosodás kori magyar irodalomban* (Vision de la nature dans la littérature hongroise de l'époque des Lumières), Budapest, 1991, p. 27

humanité sont analogues en tout à l'esprit, à la matière et aux constructions du Macrocosme ». (III/16)

La conception qui fait voir de cette manière les rapports entre l'homme et l'univers, vient de Platon qui prêchait que la composition et le fonctionnement du cosmos sont tributaires des mêmes règles que le corps humain créé au modèle de l'univers. C'est peut-être une des idées les plus fréquemment évoquées de l'ouvrage ; la troisième partie du premier livre, qui parle de la naissance de l'homme, porte même le titre *Kis-világ* (Microcosme)¹⁷.

La conception de l'homme comme microcosme apparaît ailleurs aussi dans la littérature hongroise du XVIII^e siècle ; mais, d'après Imre Vörös, assez rarement¹⁸. Ce type de représentation de l'homme est étroitement liée à l'idée des Lumières sur l'égalité ; elle met en relief ce qui, indépendamment de tout rang social, est commun dans tous les êtres humains : la composition et le fonctionnement du corps. Cela attire l'attention sur ce que le corps humain fait partie intégrante de l'univers matériel ; il en provient et ses composants s'y dissipent après la mort¹⁹. Tout en accentuant la perfection du corps humain référant à un monde transcendant, à Dieu créateur, cette conception souligne la cohérence de notre existence physique avec la nature et le caractère inévitable d'une dissolution totale dans le monde matériel. Cette idée revient dans l'œuvre par l'argumentation selon laquelle la venue de la mort est logique, puisque le corps « fut créé à partir de ces petits grains de poussière indivisibles, les atomes, c'est-à-dire, de la terre, de l'eau, du feu et de l'air » et ne pourra donc être durable²⁰.

Dans les relations entre l'homme et l'univers, il importe la position occupée par l'homme. D'après la conception de l'auteur, l'homme reçoit une place éminente dans la « chaîne des vivants » puisqu'il a été créé par Dieu « non pour le monde, comme les autres, mais pour lui-même ». (I/1) Ce fonds théologico-philosophique se trouve derrière les affirmations comme par exemple : « même l'homme le plus ignoble est un roi terrestre en ce monde ».

En traitant de la problématique du corps et de l'esprit, il souligne également que « trois esprits existent dans la nature terrestre : l'esprit vivifiant qui est celui des plantes, l'esprit sensoriel qui est celui de tous les animaux et l'esprit intelligent qui est uniquement celui de l'homme » (II/3b) L'existence de l'esprit intelligent prouve « qu'il y a dans la nature un saut très-grand, grand sillon sautant aux yeux et un grade infranchissable d'un seul pas entre les bêtes et l'homme. » Ce constat montre une certaine parenté avec les doctrines de la théorie de la « *scala naturae* », si bien connue au XVIII^e siècle. La théorie de la « chaîne des vivants » conçoit les relations entre la matière inanimée, les genres des plantes et des

¹⁷ Bernardus Silvestris donne également le titre *Microcosmus* à la deuxième partie, relative à la création de l'homme, de sa *Cosmographia*. Il est par contre intéressant que Lőrincz Orczy dit dans son poème *A magyar szépekhez* (Aux Belles hongroises) que l'appellation « *microcosme* » n'a été utilisée pour désigner l'homme que « *jadis* ».

¹⁸ Voir Vörös, *op. cit.*, p. 200

¹⁹ cf. Vörös, *op. cit.*, p. 186

²⁰ La pensée selon laquelle le corps humain résume également les quatre éléments primitifs, apparaît dès le XII^e siècle, dans l'œuvre de Herrad von Landsberg, *Hortus deliciarum*.

animaux, l'homme et les êtres purement spirituels comme une chaîne ininterrompue établie selon leur degré de perfection. Il se dessine même la pensée leibnizienne selon laquelle la perfection et la complexité de la création comprennent la réalisation de toutes les formes d'existence, même les plus primitives.

Je trouve très intéressant l'attitude de répréhension empruntée par l'auteur quand il s'approche des œuvres des philosophes éminents des Lumières, comme l'Essai sur l'entendement humain de John Locke, où ce dernier réfute, à l'opposé de Descartes, les principes innés théoriques (cognitifs) et pratiques (moraux). Notre auteur n'est pas d'accord avec la thèse de la « table rase » et professe des vues opposées.

« Cet érudit de Lockius a eu beau nier (mais qu'est-ce qui n'a été nié dès le début même par des hommes plus érudits aussi !) que les idées de l'imagination et de la réflexion (quand des choses jamais vues, jamais entendues, jamais imaginées apparaissent devant le très-petit nourrisson) soient innées à l'homme, et il a incité, dans un curieux ouvrage imprimé, ce dernier à naître sans aucun germe d'intelligence. Beaucoup ont été tellement attirés par cela que certains, malgré qu'ils soient de bons chrétiens, suivent encore ce chemin. » (III/76) Contrairement à cette idée, l'auteur affirme qu'il y a « dans l'homme, même quand il n'est que nourrisson, un esprit intelligent invisible, le plus parfait germe sensoriel divin, qui manifestera, avec le temps, toute la raison de ses idées. » (V/80) Il se place donc du côté de Leibniz, qui affirme qu'il existe de nombreuses idées innées dans notre esprit, cependant pas dans un état mûr, mais « comme des penchants, dispositions, compétences ou forces naturelles »²¹.

Vu tout ceci, on se pose la question comment se sent cet homme luttant contre la situation engendrée par les nouvelles idées « dans ce monde éclairé comme c'est à la mode de dire ». Est-ce que l'auteur s'enthousiasme pour les Lumières, c'est-à-dire son époque ?

On pourrait répondre, d'après ce qui précède, qu'il était mécontent de son époque. Par rapport à un « ancien » monde idéal où la morale et les valeurs chrétiennes avaient été déterminantes, la deuxième moitié du XVIII^e siècle engendrait un monde plus corrompu, dominé par la « philosophie du corps ». Cependant son époque a aussi ses côtés positifs, il existe des idées pour lesquelles il peut s'enthousiasmer ; une d'elles était l'égalité des naissances :

« Du point de vue de la naissance, tous les hommes se ressemblent. D'après cette vérité fondamentale, on ne peut faire distinction entre les naissances que selon les mérites. Ce fut le cri primitif de la nature ! Et elle le dit encore en bas ! Et on l'entend ici et là, surtout sous la juste lumière du règne actuel, être de retour et rétabli ; lorsque seules les bonnes mœurs sont louées et les mauvaises punies, sans aucun égard à la naissance... » Comme on voit, l'éloge revient au souverain Joseph II qui, inspiré de divers enseignements philosophiques, professait que « de par notre naissance, nous n'héritons de nos parents que l'existence animée, roi, comte, bourgeois et paysan de la même manière, il n'y a aucune différence. »²²

²¹ Voir NYÍRI T., *Filozófiatörténet* (Histoire de la philosophie), Budapest, 1983, p. 238

²² Molitor, *op. cit.*, p. 97

On doit noter que tout ce qui était objet d'une appréciation positive, a été lié à la personnalité ou, plus exactement, aux ordonnances du « roi au chapeau » ou aux résultats spectaculaires de celles-ci. L'édit de Joseph II daté du 26 avril 1784 et rendu public par le Conseil de Lieutenance le 28 mai suivant, remplaçait le latin par l'allemand en tant que langue officielle de la Hongrie²³. L'auteur loue cet édit et le considère comme juste :

« Là où l'on peut, il faut apprendre aux élèves une meilleure expression et une écriture sans faute de la langue allemande ; et non seulement parce que le roi l'ordonne, mais aussi parce que le bien public de notre pays le souhaite. »

Tout comme les josphistes hongrois, il soutient cet édit parce qu'il considère la langue allemande comme un instrument qui, utilisé de la bonne manière, pourra être mis au service de la culture hongroise de langue nationale. A l'exemple de Kazinczy, il voit dans l'allemand un porteur de culture, c'est-à-dire un instrument pour accéder à un niveau plus élevé²⁴.

En commentant l'édit de tolérance, son jugement reste positif, et il souligne que « chacun, laissé dans la liberté de choisir sa foi ou de suivre les religions chrétiennes instituées, supporte beaucoup plus plaisamment ses obligations physiques envers le roi et la patrie ». (V/101)²⁵

Il prend la défense du roi même contre ceux qui le tancent à cause de la dissolution de certains ordres monastiques, et le loue surtout pour ses réformes scolaires : « parce qu'il œuvre beaucoup pour l'enseignement plus édifiant au corps et à l'esprit des enfants et des élèves ; pour cette raison, il coupa les branches défectueuses du mode d'enseignement antérieur et a non seulement amélioré les conditions des écoles, mais, pour une acquisition plus fondée de certaines sciences et pour un service plus utile des offices de ce pays, il a même recommandé l'apprentissage de la langue et de l'écriture allemandes. » (V/61)

Je dois souligner de nouveau qu'il critique amèrement toute autre manifestation de la société contemporaine, l'usage des produits importés, la mode et le comportement empruntés aux Français. Quant aux « lieux de spectacles », il regrette seulement que le théâtre de Sophocle et d'Euripide soit devenu « principalement le fusil de faucheur de la débauche et l'école orientant vers les délits secrets à la mode ». (IV/50) Il n'a pas une très bonne opinion sur les auteurs : « Nombre sont ceux qui mettent la tranquillité de leur corps et de leur esprit, au lieu de la paresse ou la débauche, dans des passe-temps honnêtes mais infructueux comme par exemple l'écriture des poèmes, des contes ou des livres appliquant la philosophie du corps aux goûts attrayants du monde actuel » (V/58) Au fil de ces critiques, une véritable vue d'ensemble de l'époque se constitue, dans laquelle se montrent les « revers » des Lumières aussi.

²³ Voir KOSÁRY D., *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon* (La culture en Hongrie au XVIII^e siècle), Budapest, 1983, p. 432-441

²⁴ Voir Kosáry, *op. cit.*, p. 440

²⁵ cf. le préambule de l'Édit de tolérance : « Notre conviction étant que toute contrainte qui viole la conscience des hommes, est des plus nuisibles, tandis que la vraie tolérance religieuse et publique qui convient à l'amour chrétien, offre le plus grand bénéfice, nous avons ordonné de la confirmer par des lois solides dans toutes nos provinces héréditaires ». Molitor, *op. cit.*, p. 225

Conclusion

Bien qu'on ne connaisse pas exactement l'auteur de ce texte colossal, on peut établir qu'il s'agit d'un homme vêtu d'un masque féminin, qui était un protecteur zélé des traditions, enseignements et valeurs chrétiens. Ceci explique sa prise de position critique contre les différentes opinions philosophiques et scientifiques des Lumières. Il critique sévèrement tous ceux dont la conception diffère des doctrines de la religion et de la philosophie chrétiennes ; donc les « philosophes du corps ». Leibniz, Spinoza, Lessing et John Locke apparaissent comme les ennemis les plus ardents de la « philosophie spirituelle » ; tout comme les représentants du panthéisme, du déisme ou de l'indifférence religieuse, ces derniers dominant le XVIII^e siècle. Les enseignements de plus en plus répandus de la nouvelle philosophie et l'amour des « bonnes mœurs » incitent notre auteur à écrire son œuvre. Il voulait surtout armer les fidèles hongrois contre ces « maux pestilentiels ».

Sa conception de la nature se caractérise de conservatisme : il argumente encore pour le bien-fondé de la vision du monde de Ptolémée, et ne peut pas accepter les thèses de l'héliocentrisme ou les résultats de la physique moderne. Dans sa conception sur les rapports entre l'homme et le monde créé domine une analogie macrocosme-microcosme ; il y souligne la supériorité de l'Homme vis-à-vis tous les autres êtres créés.

Il sait que son opinion ne suffit pas toujours à justifier ses thèses. Il recourt alors à la Bible, à la philosophie, la poésie et l'historiographie anciennes et aux Pères de l'Église. On a affaire à un auteur vraiment composite : il se sent à l'aise non seulement dans le domaine de la théologie et de la philosophie, mais connaît très bien la littérature astronomique des XVII^e-XVIII^e siècles, s'oriente étonnamment bien dans les livres de la Bible, dans la mythologie grecque et dans l'histoire ancienne aussi. Et bien que cet ouvrage ne réponde pas en tout aux exigences de la création esthétique, on pourra justifier la poursuite des recherches puisque l'œuvre offre la possibilité d'une rencontre avec le XVIII^e siècle, et les comportements ou réactions répandus à cette époque s'y dessinent aussi d'une manière intéressante. Un de ses mérites particuliers est qu'elle fait état d'une période du XVIII^e siècle où les œuvres importantes des Lumières hongroises voient le jour et incitent leurs lecteurs à jeter l'ancien et rattraper les nations occidentales par l'adoption des nouvelles doctrines.